Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

Herausgeber: Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

Band: 58 (2011)

Heft: 1: Fascicule français. La littérature face à l'hégémonie de l'économique

Artikel: Littérature et économie

Autor: Fröhlicher, Peter

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-271897

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Littérature et économie

Concevant le rapport entre littérature et économie en termes de pouvoir, le titre de ce fascicule reflète un sentiment de malaise répandu face aux impératifs de plus en plus pressants de l'utile et du rentable qui influencent la formation secondaire et universitaire. Ainsi, dans l'enseignement des langues étrangères, la littérature perd du terrain face aux exigences des diplômes attestant les compétences de communication pratiques telles qu'elles sont définies par le « portefeuille européen des langues ». Cette désignation qui connote l'intérêt avant tout économique des langues s'accorde bien, par ailleurs, avec la terminologie de comptabilité des « points de crédit » du système de Bologne.

Que la littérature ne s'inscrive guère, sous cet angle de vue, dans une logique de *l'avoir* constitue à la fois sa faiblesse et sa force. D'une part, elle risque d'être marginalisée à la longue dans un monde dominé par l'idéologie de l'utilité immédiate. D'autre part, la littérature a su garder une certaine autonomie, s'assimilant moins facilement aux lois du marché globalisé que d'autres domaines de la culture comme par exemple ses *sister-arts* plastiques. Ne constate-t-on pas, de New York à São Paulo, de Londres à Tokyo, un intérêt croissant pour l'art moderne et contemporain ? Un artiste célèbre comme Damien Hirst a réussi, par des stratégies novatrices de production et de marketing, à étendre le marché de ses œuvres et à en augmenter les prix, de sorte qu'on le présente, dans des cours destinés aux futurs dirigeants, comme un modèle à suivre[1].

Mais qu'on ne s'y trompe pas : quelques-unes de ses œuvres comportent une teinte ironique susceptible d'interroger le rapport entre art et marché, esthétique et économie. Dans cette perspective, la fameuse tête de mort en platine couverte de diamants apparaît comme une œuvre emblématique non seulement par son prix exorbitant – qui se « justifie », en partie, par les matériaux précieux mis à contribution –, mais aussi par sa signification ambiguë : tout en évoquant la *vanitas*, le crâne fait de matériaux aussi durs que durables rappelle le topos de l'œuvre artistique résistant au *tempus edax*, prôné par les poètes dès l'Antiquité jusqu'au XIXe siècle. Ainsi, elle oscille, à la manière d'une figure réversible, entre le

[1] Article du *Handelsblatt* daté du 8 février 2010, disponible sur : http://www.handelsblatt.com/politik/oekonomie/nachrichten/was-manager-von-damien-hirst-lernen-koennen/3364410.html (consulté le 15 juillet 2011).

Peter FRÖHLICHER, « Littérature et économie », *Versants* 58:1, fascicule français, 2011, pp. 43-49

memento mori baroque et le *non omnis moriar* horatien, entre le triomphe de la mort et le triomphe de l'art, impliquant une réflexion sur les relations entre différents types de valeurs, culturelles, esthétiques et pécuniaires.

Le problème des valeurs, que la sculpture de Damien Hirst pose sur le mode du paradoxe et de l'ironie, n'est pas étranger à la littérature. En déployant les techniques et stratégies qui lui sont propres, l'œuvre littéraire, ayant vocation à parler de tous les aspects de l'existence humaine, peut aussi évoquer les activités commerciales ou une certaine idéologie imprégnée d'intérêts économiques pour les articuler avec d'autres domaines ou intérêts non utilitaires (moral, religieux, scientifique, artistique, etc.) Ces rapports peuvent être pensés en termes de hiérarchie, de présupposition ou d'exclusion. Souvent, l'ordre des valeurs qui sous-tend la situation de départ s'inverse au cours du récit : les valeurs matérielles ou plus généralement sociales se révèlent factices et sont remplacées par des valeurs d'ordre cognitif, émotionnel ou esthétique. Ainsi, Julien Sorel, le protagoniste du roman *Le Rouge et le Noir* de Stendhal, qui poursuit au début un projet de vie fondé sur l'ambition, finit par reconnaître – et vivre – , en attendant son exécution, un amour condamné par la société comme seule valeur authentique. En d'autres mots, l'évolution de Julien va de pair avec la stratégie du roman qui subvertit le discours social et ses valeurs.

Comprendre l'œuvre littéraire comme une réflexion sur les valeurs apporte une réponse possible parmi beaucoup d'autres à la question « À quoi bon la littérature ? » que certains partisans du néolibéralisme ont tendance à considérer comme une question rhétorique à réponse néantisante. En effet, il convient, face aux défis actuels, de s'interroger à nouveau sur la fonction de la littérature dans notre culture et notamment dans l'enseignement.

Depuis l'Antiquité la littérature a posé la question de son « utilité ». La formule horatienne qui prône la combinaison de l'utile et de l'agréable – *Aut prodesse volunt aut delectare poetae / Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci* – est reprise et variée pour caractériser les bonnes oeuvres jusqu'au dix-neuvième siècle[2]. Dans le prologue de *Gargantua*, Rabelais promet au lecteur, sous la surface du texte destinée à susciter le rire, des vérités concernant « l'état politique & vie œconomique », donc des consignes pour la vie publique et privée[3]. À l'âge classique, La Fontaine place ses

[2] Horace, *Ars poetica*, v. 333, dans *Q. Horati Flacci Opera*, éd. D. R. Shackleton Bailey, Stuttgart, Teubner, 1991, p. 323.

[3] François Rabelais, *Gargantua*, éd. G. Defaux, Paris, Libraire Générale Française, « Le Livre de Poche », 1994, p. 87.

Fables à l'enseigne du « plaire et instruire ». Le même principe régit la poésie dramatique de l'époque, encore que Corneille privilégie le « plaire », considérant « l'utile » comme une catégorie souhaitable, mais non pas indispensable[4]. Racine, pour sa part, postule que les auteurs de tragédies « songe[nt] autant à instruire leurs spectateurs qu'à les divertir »[5].

La conception traditionnelle de l'« utilité » visant essentiellement l'instruction morale est remise en question à l'époque du Romantisme, notamment par Théophile Gautier, qui ouvre de nouvelles voies à la réflexion sur la fonction de la littérature. Sur le mode de la provocation, il disqualifie l'utilité comme un concept faisant couple avec la laideur :

> Il n'y a de vraiment beau que ce qui ne peut servir à rien ; tout ce qui est utile est laid, car c'est l'expression de quelque besoin, et ceux de l'homme sont ignobles et dégoûtants, comme sa pauvre et infirme nature. – L'endroit le plus utile d'une maison, ce sont les latrines.
> Moi, n'en déplaise à ces messieurs, je suis de ceux pour qui le superflu est le nécessaire – et j'aime mieux les choses et les gens en raison inverse des services qu'ils me rendent[6].

La critique de l'utile va de pair avec une revalorisation de la catégorie esthétique ; à la différence du *plaire* ou de *l'agréable* traditionnels qui caractérisent l'œuvre par ses effets sur les lecteurs, Gautier pose le « beau » comme une catégorie autonome, inhérente à l'œuvre artistique. Cette redéfinition implique un lecteur qui, à l'instar de l'auteur, considère le beau, non pas comme « superflu » à la manière des gens insensibles, mais comme « nécessaire », reconnaissant dans l'œuvre littéraire pour ainsi dire une fonction existentielle. Sont ainsi exclus des « happy few » et disqualifiés définitivement ceux que Gautier appelle « MM. les utilitaires » :

> Je sais qu'il y en a qui préfèrent les moulins aux églises, et le pain du corps à celui de l'âme. À ceux-là, je n'ai rien à leur dire. Ils méritent d'être économistes dans ce monde, et aussi dans l'autre[7].

---

[4] Pierre Corneille, *Trois Discours sur le poème dramatique*, « Discours de l'utilité et des parties du poème dramatique », dans *Œuvres complètes* III, éd. G. Couton, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1987, p. 119.

[5] Jean Racine, « Préface » de *Phèdre*, dans *Œuvres complètes* I, éd. R. Groos, R. Picard, Éd. Pilon, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1999, p. 819.

[6] Théophile Gautier, « Préface » de *Mademoiselle de Maupin*, dans *Romans, contes et nouvelles* I, éd. sous la dir. de P. Laubriet, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 230.

[7] *Ibid.*, p. 229.

Utiliser le mot « économistes » comme une insulte et rompre, à la manière de Gautier en 1842, toute communication avec les partisans de l'utilitarisme, ne saurait correspondre, de nos jours, à une stratégie recommandable aux défenseurs de la littérature. Il conviendrait plutôt d'ouvrir un débat où la littérature ou plus exactement les études littéraires, qui en général et à plusieurs égards se 'vendent mal', explicitent leurs intérêts de recherche, notamment ceux qui risquent de trouver un écho dans les autres sciences humaines et sociales, ainsi que leurs orientations méthodologiques.

On n'a peut-être pas assez souligné le fait que les notions de valeur et d'utilité, qui se trouvent au cœur de la réflexion littéraire, sont tout aussi essentielles pour l'économie. Ainsi, les deux domaines qui à première vue n'ont rien à voir l'une avec l'autre, partagent les mêmes concepts fondamentaux.

Dans le contexte de l'économie, l'utilité est bien une grandeur en principe mesurable, définie traditionnellement comme profit monétaire ou plus généralement comme bien-être matériel. Or des recherches actuelles envisagent le bien-être ou le « bonheur » de l'*homo œconomicus* dans une perspective plus large en s'intéressant également à des critères non matériels comme le sentiment de *fairness* lié, par exemple, au partage équitable d'une somme d'argent[8].

De telles approches, même si elles semblent fort loin des réflexions sur le bonheur conduites, par exemple, dans les romans stendhaliens, signalent un intérêt croissant pour des questions qui dépassent la sphère économique *stricto sensu* et rejoignent des questions d'ordre anthropologique posées depuis toujours dans le domaine des lettres.

Sous cet angle de vue, économie et littérature se caractérisent par des intérêts et des compétences spécifiques et jusqu'à un certain degré complémentaires, du moins par rapport à une réflexion sur ces concepts très généraux tels que valeur ou utilité. Dans la même optique, toute une branche de la sociologie contemporaine part d'une conception plutôt idéelle que matérielle de la motivation des activités sociales de l'homme, c'est-à-dire son besoin de *reconnaissance*[9].

Est-il besoin de préciser qu'une telle approche rejoint une problématique largement étudiée dans le domaine de la littérature, depuis *l'anagnorisis*

---

[8] Voir, par exemple, Ernst Fehr, Klaus M. Schmidt, « A Theory of Fairness, Competition and Cooperation », *Quarterly Journal of Economics*, 114, 1999, pp. 817-868.

[9] Axel Honneth, *La Lutte pour la reconnaissance*, Paris, Le Cerf, 2000 ; Alain Caillé (éd.), *La Quête de la reconnaissance. Nouveau phénomène social total*, Paris, La Découverte, « Textes à l'appui », 2007.

aristotélicienne jusqu'aux modèles de Propp, les analyses de la sanction de Greimas et les réflexions d'un Paul Ricœur sur les formes d'identité[10].

La réflexion sur les mêmes concepts n'exclut pas, bien sûr, une attitude critique réciproque. La littérature, ayant la vocation de s'occuper de tous les aspects de l'existence humaine, peut évoquer des processus ou des intérêts économiques en les confrontant avec d'autres domaines ou d'autres valeurs.

Les interactions commerciales mises en scène dans les textes littéraires ont souvent un caractère conflictuel incluant des objets non négociables. Figure topique des récits populaires, le diable – ou un de ses avatars – offre des richesses pour s'approprier l'âme de l'acheteur. À la vente de l'âme fait pendant, dans *Le Marchand de Venise* de Shakespeare, la menace de perdre l'intégrité physique : selon le contrat apparemment absurde imposé par Shylock, le créditeur a droit à une livre de la chair du débiteur au cas où celui-ci ne rendrait pas l'argent prêtée.

De manière générale, les dettes ont des conséquences néfastes, du déshonneur signifiant la mort sociale jusqu'à la mort physique de l'héroïne dans *Madame Bovary*. Sous la pression du marchand qui lui a accordé des crédits de plus en plus importants, Emma ne voit d'autre issue que le suicide.

Suicide, mort de l'âme et monde financier se nouent dans un des *Contes cruels* de Villiers de l'Isle-Adam, intitulé « À s'y méprendre ! » : les hommes d'affaires qui fréquentent un café près de la Bourse, semblent identiques aux cadavres des suicidaires à la morgue que le narrateur vient de visiter. Cette « méprise » est encore renchérie au détriment des hommes d'affaire qui, à la différence des suicidaires, auraient tué leur âme.

Dans beaucoup de textes, les échanges commerciaux assument de plus une fonction métaphorique par rapport aux relations intersubjectives. De Montaigne à Gide, la figure de la fausse monnaie sert à mettre à nu l'inauthenticité du discours social. Une maxime de La Rochefoucauld – « La flatterie est une fausse monnaie qui n'a de cours que par notre vanité » – dévoile, à travers la métaphore monétaire, l'interdépendance de deux vices, flatterie et vanité, déterminant une interaction sociale factice[11].

Dans un poème en prose de Baudelaire intitulé précisément « La fausse monnaie », la pièce d'argent est l'objet d'un commerce pour ainsi

---

[10] Vladimir Propp, *Morphologie du conte*, Paris, Le Seuil, « Points », 1970 ; Algirdas Julien Greimas, *Maupassant. La sémiotique du texte*, Paris, Le Seuil, 1976 ; Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Le Seuil, 1990.

[11] La Rochefoucauld, *Réflexions ou sentences et Maximes morales et Réflexions diverses*, éd. L. Plazenet, Paris, Honoré Champion, 2005, p. 154.

dire transcendantal dont le narrateur met en évidence le caractère impropre, voire absurde : son ami croit s'acheter le paradis *gratis* en donnant une fausse monnaie comme aumône à un mendiant[12].

Dans la tragédie *Cinna ou la clémence d'Auguste* de Corneille, il n'est pas question, bien sûr, de commerce au sens littéral. Néanmoins, les tirades d'Émilie au début de la pièce foisonnent de métaphores commerciales. Bien qu'elle occupe une place privilégiée à la cour impériale, elle se sent obligée de venger son père, assassiné par Auguste. Elle confie la tâche de tuer l'empereur à son amant Cinna, désireux pour sa part de renverser le régime tyrannique d'Auguste pour établir une république. Dans son monologue initial, Émilie hésite entre sa haine pour Auguste et sa crainte de perdre Cinna en côtoyant sur le mode du calcul la tentation de renoncer à son projet (« La mort d'un ennemi qui coûte tant de pleurs », v. 40) aussi bien que sa réalisation (« Est-il perte à ce prix qui ne semble légère ? », v. 42)[13]. Nouant le meurtre d'Auguste à son propre mariage avec Cinna, Émilie finit par présenter son projet sous la forme d'un contrat d'achat-vente dont elle est à la fois le vendeur et l'objet : « S'il me veut posséder, Auguste doit périr, / Sa tête est le seul prix dont il peut m'acquérir » (vv. 55-56)[14].

Si le langage commercial sert à comparer les enjeux et à en *mesurer* les conséquences respectives, la logique quantitative suggère le caractère problématique de ce contrat entre amants qui relie intérêt personnel et projet politique, et dont on devine, par là même, qu'il sera voué à l'échec. En effet, la conspiration échoue et le mariage ne relève pas du processus d'achat-vente imaginé au début, mais bien du traditionnel don de la femme par l'instance paternelle, l'empereur en l'occurrence. Par rapport à la loi du talion invoquée par Émilie, le geste généreux de la clémence correspond à un changement paradigmatique que ne pouvait prévoir le calcul exprimé en langage commercial.

La perspective adoptée par Émilie brouille la différence entre deux types d'interaction, le régime de l'échange qui intéresse les sujets et leur être et le régime du marché centré sur les objets en circulation. Projetant la logique du marché sur des questions identitaires (son honneur, son amour, son rôle de femme dans la société) – relevant donc du domaine de

---

[12] Charles Baudelaire, *Le Spleen de Paris*, dans *Œuvres complètes* I, éd. Cl. Pichois, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2004, pp. 323-324.

[13] Pierre Corneille, *Cinna*, dans *Œuvres complètes* I, éd. G. Couton, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1980, p. 914.

[14] *Ibid.*

l'échange –, elle confond aussi deux types de valeurs, respectivement celles fondant l'être du sujet et celles investies dans les objets en circulation[15].

Les zones d'intersection entre marché et échange, dont on pourrait continuer l'énumération, sont sans doute un domaine de recherche particulièrement intéressant pour un éventuel dialogue avec d'autres disciplines. En articulant, dans une perspective comparée, les différents types de valeurs, la littérature s'interroge, sans aspirer pour autant au titre de méta-économie, sur la valeur des valeurs.

Même si le succès international d'un écrivain comme le Brésilien Paulo Coelho semble témoigner du besoin de beaucoup de lecteurs de trouver dans l'œuvre littéraire des principes d'une vie *bonne* clairement établis, on ne tirera plus guère, de nos jours, de la lecture ou de l'analyse de textes littéraires des conclusions morales à la manière des consignes « utiles » à propos des vices et des vertus. Que les dettes puissent avoir des conséquences graves, l'économie est la première à nous le dire. Ce que la littérature a de spécifique c'est qu'elle propose – plutôt sous forme de questions qu'en affirmant des vérités – des points de repère dans un monde complexe.

N'oublions pas, après avoir privilégié, dans les exemples allégués, les représentations littéraires de la vie sociale, que la question des valeurs se pose également dans le domaine des expériences individuelles. Tel poème de Baudelaire, « Le Désir de peindre », exprime le passage d'une poétique ancienne et dévalorisée à la réalisation de nouvelles valeurs poétiques. Tel texte de Jaccottet, « Lune à l'aube d'été », qui conçoit l'aube non seulement dans une perspective temporelle, mais aussi spatiale, invite les lecteurs – y compris les économistes – à faire d'un phénomène connu une expérience inédite[16].

PETER FRÖHLICHER
Université de Zurich
pcf@rom.uzh.ch

[15] Voir, par exemple, Jacques Geninasca, *La Parole littéraire*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, p. 102 : « Les régimes mercantiles et échangistes de l'interaction engagent, l'un et l'autre, un accord des vouloirs et un transfert de biens et de services. Ils correspondent toutefois à deux types d'interaction distincts que l'on rapportera schématiquement à deux modes de la communication intersubjective, caractérisés respectivement par la confrontation des pouvoirs et par l'accord des vouloirs ».

[16] Nous nous permettons de renvoyer aux deux analyses suivantes : Peter Fröhlicher, « *Le Désir de peindre*. Une poétique en acte », *L'Année Baudelaire*, 11/12, 2007-2008, pp. 31-47, et *id.*, « La Métaphore *in fieri*, acte discursif et expérience esthétique dans quelques textes de Philippe Jaccottet », dans Ursula Bähler, Ruth Gantert, Rita Imboden (éds), *Penser les métaphores*, Limoges, Lambert-Lucas, 2008, pp. 27-38.